



Pologne a été occupée par les Soviétiques jusqu'en 1989. Certains sujets sont aussi des sujets tabous pour la famille de mon père. J'étais la plus jeune de la famille et ce n'est qu'après la mort de mes parents que j'ai découvert beaucoup de choses. C'est dommage. Je conseille toujours aux jeunes qui ont encore des contacts avec des survivants de poser un maximum de questions. Avant qu'il ne soit trop tard. Je... (elle cherche ses mots, NDLR). Je commence à être fatiguée, il y a trop de monde, trop de journalistes.

De toute façon, il faut filer, la délégation ne va pas tarder à entrer dans le bâtiment. « Je ne veux pas que vous ayez des problèmes. » Dehors, les visages des visiteurs apparaissent de plus en plus marqués à mesure qu'ils avancent dans le « parcours » de la visite qui enchaîne généralement avec la prison et le mur des exécutions. Entre-temps, ils ont vu les galeries de portraits des déportés en pyjama : nom, prénom, date d'arrivée, date de décès. Il n'y a souvent que quelques jours qui séparent les deux dates. Parfois des mois. Face aux visages, on se surprend à des conjectures bizarres qui se disputent à l'horreur : comment peut-on mourir en si peu de temps ? Qu'est-ce qui lui a permis de tenir aussi longtemps ?

Il y a un équilibre précaire à Auschwitz : montrer toute l'indignité de ce que les victimes ont subi, l'entreprise de destruction de ces hommes, femmes et enfants, son caractère industriel. Et en même temps préserver le respect et la décence dus tant aux morts qu'aux survivants. « Souvent, on pense que la fin de leurs souffrances, c'était le 27 janvier », relève Dorota Kuczynska. « Non. La libération du camp, c'était la fin du froid, la fin d'une souffrance purement physique, peut-être, mais pas la fin de leurs souffrances psychologiques. Il y avait ceux qui se suicidaient. Ceux qui avaient du mal à reprendre une vie normale. Certains se sont toujours posé cette question : "Comment est-il possible que j'ai réussi à survivre ? Toute ma famille a été assassinée et moi j'ai survécu, pourquoi ? Peut-être à cause du mal qu'il y a en moi." Ils se sentent coupables d'être en vie, ce fameux "KZ syndrome" (KZ est l'abréviation allemande de camps de concentration, NDLR). Prenez le Belge Henri Kichka, c'était un orateur fantastique. Quand il venait ici, les enfants adoraient l'écouter. Il souffrait d'Auschwitz. Il voyait Auschwitz partout : c'était

le frigo, la télé, la radio... Physiquement, il était en Belgique. Mais ses pensées, c'était à Auschwitz. Il n'a jamais quitté ce lieu. »

Vous disiez hier, lors d'une visite, que si vous faisiez tout ça, c'était pour les survivants.

Ce n'était pas le cas de tous, bien sûr, mais beaucoup devenaient des amis. Souvent, on se voyait peu de temps avant la fin de leur vie, avant leur grand voyage. Ils nous disaient toujours : « Maintenant, c'est mon tour de m'en aller, ne m'oublie pas. Si tu peux, raconte de temps en temps mon histoire. » C'était leur façon de rester immortel. Ils venaient ici souvent déjà âgés, faibles, malades pour raconter leur histoire et l'histoire de ceux qui sont

morts ici parce qu'ils sentaient que c'était une mission qu'ils devaient faire, au nom de ceux qui ont été assassinés. Je pense que maintenant, nous nous sentons pareil. Surtout à cette époque où on peut manipuler facilement l'histoire. Comme il y a beaucoup de négationnistes. On veut veiller sur la vraie histoire.

Quand j'étais accompagnée par un survivant, que je racontais quelque chose et que des gens minimisaient ou disaient : « Non, non, ce n'était pas comme ça », il y avait quelqu'un qui me soutenait. Mais comme ils ne seront plus à nos côtés, ça pourrait être plus difficile. Je ne sais pas si vous êtes d'accord avec moi mais, pour moi, l'histoire devrait être vierge. Enseigner les maths, c'est plus facile, personne ne conteste que 2 et 2 font 4. Enseigner l'histoire ?

Vous avez vingt historiens et vingt points de vue sur les mêmes faits et là, c'est un débat qui pas de fin parfois.

En même temps, si on s'était contenté de figer l'histoire, on n'aurait jamais parlé de la responsabilité des grandes entreprises dans la collaboration, on enseignerait que tous les Français étaient résistants, que les soldats de la Wehrmacht n'avaient rien à se reprocher... C'est une bonne chose que des chercheurs interrogent le travail de leurs prédécesseurs parce qu'on a souvent été un peu trop clément avec notre propre histoire.

Sur cette question de la collaboration, il y a autre chose qu'on observe : on essaye un peu de blanchir les bourreaux. Quand je guide, parfois on me demande : « Pourquoi vous parlez des Al-

lemans et pas des nazis ? Ce sont les nazis les responsables. » Et quand j'explique que ce n'étaient pas les nazis qui ont envahi la Pologne mais l'Allemagne, ils ont du mal à comprendre ça. Je pense qu'il faut expliquer qu'il n'y avait pas de naziland. Il y avait l'Allemagne. Qui a voté pour les nazis ? Qui a voté pour Hitler ? Un peuple de nazis ? Un peuple qui n'a pas d'appellation ? Alors, oui, en parlant des responsables, il faut parler bien sûr des nazis, mais aussi du peuple allemand et aussi des peuples qui collaboraient.

Au rayon « réécriture de l'histoire », la guide a développé une aversion pour les œuvres de fiction situées à Auschwitz. Elle n'a pas de mots assez durs contre des gros succès tels que *Le Garçon au pyjama rayé*, classique des livres, mais surtout des films proposés aux jeunes pour « préparer » leur visite. « C'est une fable ! Ça n'aurait jamais pu se passer ici. De la fiction pure. » L'histoire d'une amitié invraisemblable entre Bruno, le fils d'un cadre du camp, et Shmuel, un enfant déporté, qui concentre un peu tout ce qu'il peut y avoir de problématique : une euphémisation des conditions de vie et une sympathie placée du côté des bourreaux (spoiler : le drame, ce n'est pas le génocide des Juifs, mais que le petit Bruno finisse envoyé à la chambre à gaz par erreur). *La Liste de Schindler* ? « Un film typiquement américain, hollywoodien, où tout est blanc ou noir. Ça n'était jamais comme ça. *Le pianiste* est plus proche de la vérité historique. Mais faire de la fiction sur Auschwitz... désolée, ça me met mal à l'aise. J'ai l'impression qu'il y a toujours quelque chose qui se cache derrière. C'est de tirer de l'argent, de la souffrance des autres. »

Dorota Kuczynska est interrompue par son téléphone qui sonne régulièrement, préparatifs du 80^e anniversaire obligent. Mais là, c'est différent : une bonne nouvelle. La Poste polonaise, qui avait égaré un document historique du musée, vient de le retrouver. « Fantastyczny ! » Alors qu'elle s'approche de nouveau de la porte découpée dans les barbelés, la guide est prise de court par une question sur le poids de cette mémoire. Le fait qu'on peut souffrir de traumatismes qu'on n'a pas soi-même expérimenté mais qu'on a absorbés à force d'en recueillir les témoignages. Comment porte-t-on ce poids-là, cette responsabilité-là ? Elle parle de cette idée de « mission ». Cherche ses mots. Aurait préféré pouvoir y réfléchir. Et biaise en parlant de ce qui la fait tenir : « Vous savez, parfois les gens se font juges : "Mais pourquoi les déportés ne se sont pas révoltés ? Moi à leur place..." "Et pourquoi personne n'a coupé les barbelés, nous, on l'aurait fait." C'est fa-

cile d'être courageux cent ans après. On oublie que le mal se passe à côté de nous, devant nos yeux. Et un jour quel qu'un peut-être – sûrement – nous jugera pour notre comportement. Alors, je pense que l'essentiel et le plus important, c'est de vivre et de travailler de telle façon que je puisse un jour mourir en sachant que je ne suis pas restée sans rien faire. Je ne suis pas croyante, mais quelqu'un m'a dit quelque chose qui résume bien cela : "Si un jour je meurs et que je rencontre un survivant d'Auschwitz de l'autre côté, je veux avoir tout fait pour pouvoir me tenir face à ces gens et ne pas avoir honte de ma vie." »

Derrière chaque bâtiment, chaque lieu, se cache une histoire humaine

”

*Rescapé de la Shoah, Simon Gronowski a sauté du train qui le convoyait vers Auschwitz alors qu'il n'avait que 10 ans. La veille de notre rencontre, il participait à une visite organisée par la Défense pour une centaine d'élèves belges. Dorota Kuczynska était une des guides mobilisés.



Auschwitz-Birkenau était le principal camp de concentration de la Seconde Guerre mondiale. Plus de 1,5 million de personnes ont été systématiquement tuées (principalement par le gaz) et incinérées dans ce camp construit en 1940 et qui a fonctionné jusqu'à la fin de la guerre en 1945.

© PHOTO NEWS.

Le mémorial rassemble les effets personnels des déportés. Ainsi que les deux tonnes de cheveux retrouvés dans des sacs lors de la libération. « Les gens ne sont presque jamais préparés à ce choc. » © PHOTO NEWS.